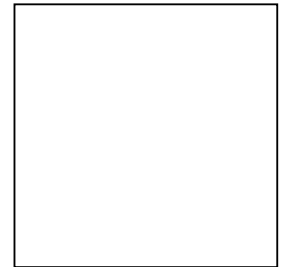




Le pré-pathique et le tailleur de pierre

JE VOUDRAIS ESSAYER DE FAIRE PASSER une dimension de la communication que j'appelle « pré-pathique », importante aussi bien sur le plan psychiatrique (de l'autisme ou de la schizophrénie) que dans le domaine de la normopathie (on est tous des normopathes et c'est la chose la plus incurable qui soit). Il ne s'agit donc pas ici d'une « communication » au sens restreint du terme mais de déchiffrer ce qui est en question dans « ce qui se passe ». Cela rejoint ce que j'appelle « les entours » : terme banal qui me semble plus évocateur et plus poétique que le mot *ambiance*. On peut être non pas *en face* mais *avec* quelqu'un, et alors on essaye de repérer ce qui se passe. « Passage » est un mot privilégié de Kierkegaard par lequel il traduisait le terme grec de *kinésis*. Il y a du mouvement ; s'il n'y a pas de mouvement, il ne se passe rien. Mais le mouvement ce n'est pas l'agitation. Ce qui exige une distinctivité : quand on passe d'un point à un autre, si le deuxième point n'est pas différent du premier, autant rester sur place. C'est la critique que j'adresse à la plupart des établissements. Ils sont tous pareils : aussi bien le bureau du médecin, que celui du directeur, ou la cuisine, la bibliothèque... C'est la même odeur, la même « *olor* ».

Pour qu'il y ait du mouvement, il faut donc qu'il y ait une distinctivité. Ce sera encore d'autant plus important quand il s'agira de travailler avec des gens qui ont des difficultés de délimitation. C'est ici que le concept de *passage* me semble



**Jean Oury est
psychiatre,
psychanalyste et
médecin-directeur
de la clinique
de La Borde.**

particulièrement utile. On a besoin de concepts très concrets qui composent une « boîte à outils ». Lorsque vous rencontrez quelqu'un, il faut lui demander : « Quelle est votre boîte à outils ? Qu'est-ce qui se passe ? À quel niveau cela se passe-t-il ? » L'important n'est pas ici le *quoi* mais le *comment*. Kierkegaard dans *Postscriptum* différencie le *quoi* du *comment* : en communiquant au niveau du *quoi*, on reste dans un registre pluriel et esthétique, au sens péjoratif du terme, tandis que le *comment* implique le respect de l'autre, l'éthique. Comment pouvoir définir le *comment* ? Là, chacun se débrouille avec sa boîte à outils conceptuels. Quelqu'un est venu plusieurs années à mon Séminaire de Sainte-Anne, un tailleur de pierres, un « pierreux ». Je lui ai demandé pourquoi il continuait de venir. Il m'a répondu : « C'est parce que vous dites la même chose que ce que je pense dans mon travail, ce sont les mêmes outils ». J'étais très ému et je lui ai demandé qu'il fasse le Séminaire à ma place un soir. C'était extraordinaire. Il expliquait qu'il fallait former ses outils soi-même, les tailler soi-même pour qu'il n'y ait pas d'accident. Mais quand on taille la pierre, les accidents se voient, alors que quand on est en rapport avec des psychotiques, malheureusement la plupart des gens ne voient pas les accidents qu'ils provoquent. Ils ne voient pas les dégâts qu'ils causent car ils sont pris dans des systèmes normatifs, normopathiques. Ils sont atteints de ce que j'appelle une *endoxalite chronique* (la doxa, les préjugés...). Il faudrait passer au crible toutes les idéologies pour voir comment elles baignent dans l'endoxalite. Quand on est atteint de cette maladie, on n'est pas « en prise », en prise avec ce qui se passe. Pour être en prise, chacun doit construire sa propre métapsychologie. Freud très modestement n'a pas cessé de construire, de raturer et de recommencer la sienne propre. Toute personne concernée par le domaine éducatif ou psychothérapique construit sa propre métapsychologie. On rejoint ici le « pragmatisme » au sens de Charles Sanders Peirce. Les éléments majeurs du pragmatisme recouvrent une dimension performative : quand dire c'est faire ; mais aussi une logique « abductive », au hasard d'une rencontre. Pierre et Marie Curie ont fait de l'abduction en trouvant au fond d'un tiroir le « radium ». Tout ce que l'on peut affirmer modestement obéit à ce que Peirce avait appelé

le *faillibilisme*, qui a été repris plus tard par Karl Popper. Le faillibilisme consiste à construire quelque chose pour essayer d'expliquer. Et tant que cela marche, tant que c'est congruent, cela tient. Et puis un jour, il y a un phénomène qui contredit tout. À ce moment-là on raye et on recommence. Mais il y a des trucs qui tiennent très longtemps. Dans notre domaine on obéit à une logique abductive que j'aime bien résumer en citant « Le chemin se fait en marchant » de Machado :

Caminante, son tus huellas
 el camino, y nada más ;
 caminante, no hay camino,
 se hace camino al andar.
 Al andar se hace camino,
 y al volver la vista atrás
 se ve la senda que nunca
 se ha de volver a pisar.
 Caminante, no hay camino,
 sino estelas en la mar.

On trouve cela également chez Heidegger, par exemple dans le *Principe de raison* : le « Wegcharakter des Denkens », c'est-à-dire le caractère du cheminement du penser.

Depuis un certain temps, dans ce domaine non pas archaïque mais *là où ça se passe*, je développe un concept qui a été plus ou moins bien traité et interprété : le « narcissisme originaire », à ne pas confondre avec le narcissisme spéculaire. Cela me sert beaucoup. Quand on est en rapport avec quelqu'un, on doit se sentir dans un niveau pré-pathique, plus originaire que le « pathique ».

Le pathique est un terme qui a été élaboré par Viktor von Weizsäcker, par Erwin Strauss et de nos jours par Henri Maldiney et Jacques Schotte. Or il faut déjà « être là » pour être dans le pathique. Cela correspond à quelque chose de l'ordre des sentiments les plus primordiaux. Ce qui donne la qualité même de la rencontre, c'est le pathique, lequel se définit par des verbes pathiques, qui impliquent toujours un mouvement. En allemand, on parle du « pentagramme pathique »

alors qu'en français il n'y a que trois verbes pathiques : vouloir, pouvoir, devoir. Par exemple, les deux acceptions en allemand de pouvoir sont *können* et *dürfen*. Können exprime la *capacité de* tandis que dürfen, Jacques Schotte le traduit par *oser se permettre de*. Dürfen est un verbe essentiel quand on est en rapport avec quelqu'un : Est-ce que l'on ose se permettre de ? À ce propos, on pourrait remplacer ce vocable un peu bizarre de *libre association* par *dürfen*. On devrait dire au type qui s'allonge sur le divan ou que l'on rencontre dans le couloir : « *durft toi un peu* », ose te permettre de dire. Cela va même jusqu'au droit à la connerie, ce qui permet d'être un petit peu libre, d'acquérir un degré de liberté.

La communication ne s'établit pas au niveau de l'exactitude, ni de la vérité. L'efficace ce n'est pas l'exactitude, au sens de la technocratie obsessionnelle actuelle qui prétend rendre les choses transparentes. Mais on n'est pas en prise directe avec la vérité. On ne peut pas vivre dans la vérité : on vit dans le vraisemblable. Le vraisemblable c'est le chemin qui permet d'apercevoir quelque chose de l'ordre de la vérité, la seule chose efficace du point de vue psychothérapeutique. Cette vérité n'est donc abordable que par le biais du vraisemblable. Autrement dit, l'efficace n'est pas au niveau de la *teknè*, mais de la *phronèsis*. La phronèsis ce n'est pas simplement la sagesse. Gadamer traduit ce terme par le « savoir pratique ». Or le savoir pratique, c'est notre domaine et c'est par là que l'on peut accéder à ce qui est efficace, de l'ordre de la vérité. Dans le rapport à l'autre, il faut essayer de créer des moments rares mais essentiels de rencontre. La rencontre c'est quelque chose qui est, comme le dit Lacan, de l'ordre de la *tukè*, c'est-à-dire du hasard, mais d'un hasard de rencontre qui va modifier quelque chose. Cela touche le réel, fait un sillon qui ne s'effacera pas. Une rencontre c'est aussi bien rencontrer quelqu'un, qu'une ambiance, des entours, un texte, une idée. Si l'on veut être efficace, on doit donc favoriser quelque chose de l'ordre de la rencontre.

Mais comment se rencontrer avec un autiste, ou un schizophrène ? Il faudrait d'abord déblayer le terrain, faire de « l'asepsie » pour ne pas être encombré par toute une endoxalite, par les préjugés, les idéologies, les idées toutes faites,

pour ne pas être dans l'imbécillité mais dans une certaine naïveté, celle de Freud par exemple. Cela le mettait en prise directe, il « rencontrait » et cela lui procurait des surprises extraordinaires. Ce que Freud et d'autres ont métapsychologisé n'était jamais définitif, voire souvent plein de contradictions. Le concept de répétition, par exemple. Mais on peut suivre le fil rouge de ce qui n'est pas dit. Or ce qui se joue dans le rapport à l'autre, dans la rencontre, ce n'est justement pas au niveau du dit. Cela correspond à un domaine qui n'est ni cognitif, ni pathique mais pré-pathique, c'est-à-dire quelque chose qui n'est pas encore formalisable. C'est à ce niveau-là que l'on peut avoir un « contact ». Il faut se méfier du mot contact ; je l'emploie en me référant en particulier aux élaborations de Jacques Schotte, de Henri Maldiney et de Léopold Szondi (le « vecteur contact », de la Schicksalsanalyse ou analyse du destin). Un autiste, par exemple, présente une difficulté de délimitation. Il en est de même chez les schizophrènes. Paradoxalement pour être délimité il faut être dans l'ouvert. Le défaut majeur, chez beaucoup de schizophrènes, c'est qu'ils sont dans le fermé et, de ce fait, ne sont pas délimités. C'est cette dialectique entre le dedans et le dehors, l'intérieur et l'extérieur qui fait que bêtement on ferme les hôpitaux en croyant délimiter alors qu'il faudrait faire tout le contraire. C'est en ouvrant que l'on délimite. Dans les études sur les autistes, aussi bien de Donald Meltzer, de Frances Tustin que de Geneviève Haag, la trouvaille, c'est d'avoir découvert qu'ils sont souvent dans un espace à deux dimensions. Comment faire passer de la surface existentielle au volume ? Meltzer et d'autres ont parlé d'identification adhésive mais je pense que Geneviève Haag a raison de parler d'*identité adhésive*. Les autistes se collent contre les murs, contre vous ; il n'y a pas de volume. Passer de la surface au volume requiert une crise : celle de « l'identification projective »... Bien qu'à l'identification projective, on y a affaire tout le temps, même dans la vie courante. Il faut se méfier de cela, des gens qui se mettent à vous bouffer de l'intérieur en disant « t'es bien, t'es gentil ». Une bonne défense contre l'identification projective consiste à s'endormir.

Qu'est-ce qui fait que l'on peut tenir dans une délimitation qui permet d'avoir un contact avec l'autre, avec les autres ?

Ce que l'on apprend par une métapsychologie du narcissisme originaire, c'est que l'on doit être dans un hors-temps. L'abord du psychotique se situe non pas dans la temporalité mais dans un pré-espace. On est dans une attente, qui n'est pas l'espoir. L'espoir est un mot hystérique tandis que l'attente c'est ce qui reste dans la boîte de Pandore : une attente qui n'est attente de rien. Maurice Blanchot nous indique comment l'attente va de pair avec l'oubli. L'oubli : le refoulement originaire ; l'attente : le narcissisme originaire. Comment établir une « consistance » qui permette l'attente ? On se trouve confronté ici à une question redoutable : la « pulsion de mort ». Il ne faut pas la confondre avec la « pulsion de destruction ». La pulsion de mort, l'énergie maximum, dans le silence. C'est ce qui permet la vie. Pas simplement le silence des organes, de Bichat. C'est vrai que la croissance, cela ne fait pas de bruit, ça ne craque pas... La pulsion de mort correspond au fait que l'on est tout le temps en train de mourir (on renouvelle ses globules rouges toutes les six semaines... Heureusement qu'ils crèvent sans quoi on crèverait d'hyperglobulémie). Pour l'existence, c'est pareil ; même si « l'existence » ce n'est pas le « vivant ». Pour pouvoir exister, pour qu'il y ait pulsion de mort, il ne faut pas la gratouiller avec un érotisme malséant, comme dans l'inceste par exemple. On peut dire que l'autisme, la schizophrénie, c'est une destruction de la pulsion de mort, lieu d'une super énergie que j'appelle *énergéia*. L'énergéia, c'est le rayonnant, ce qui donne une présence à l'autre, ce qui donne tout ce qui va être en jeu dans la rencontre. Sorte de mesure pré-pathique de la présence de l'autre. Elle permet de faire un vrai diagnostic : au niveau de l'attente, de la pulsion de mort, de ce que Geneviève Haag appelle à propos de l'autisme *le squelette interne*, en corrélation avec les différentes « enveloppes » du corps.

Cela se rapproche de la notion de *Stimmung* (de Stimme, voix) qui ne signifie pas seulement atmosphère, humeur, mais également l'accord. Dans la rencontre on cherche des harmoniques, une résonance. Dans le « contact », il y a quelque chose de l'ordre de la Stimmung. Qu'en est-il justement de ces accords ?

Ce qui est essentiel, aussi bien dans la schizophrénie que dans l'autisme, c'est qu'avant même la temporalité ou l'espace, il y a le rythme (qu'il ne faut pas confondre avec la cadence). Maldiney cite Hans von Bülow : « Au commencement était le rythme. » Dans la schizophrénie, il y a une dysrythmie. Par quelles voies obtenir un rassemblement, « logos », une émergence, une *déclension* ? Lors d'une conversation avec Maldiney, je disais que dans la déclension il y a quelque chose de l'ordre du rythme ; et le rythme c'est ce qui met en forme, la *Gestaltung*. La mise en forme est en rapport avec le rythme. En ce sens Tosquelles parlait de la danse pulsionnelle dans le « Szondi »...

Voici une citation de Hölderlin soulignée par Maldiney dans le livre *L'art, l'éclair de l'être...* « Ce qui est originaire n'apparaît pas dans sa force originelle. Il n'apparaît que dans sa faiblesse, en tant que son signe est par soi insignifiant et nul. C'est quand son signe est égal à zéro que le fond caché de toute la nature apparaît dans son don le plus fort. »

... Qu'est-ce que c'est que l'ambiance ? C'est ce qui inscrit dans le corps quelque chose des habitudes, des préjugés. On voit bien que ce qui fabrique l'autiste est en rapport avec ce qui l'entoure. « L'hospitalisme », comme Spitz nous l'a montré, provoque des lésions au niveau du corps, mais pas seulement du corps instrumental – *Körper* – mais du *Leib*, le corps le plus profond dont parle Freud. Dans les rapports à l'autre c'est ça qui est en question, qui ne doit pas se restreindre à des vues cognitives ou interprétatives. Comme le disait Tosquelles, il faut se méfier de la « psychanalysette », c'est la pire des choses, car cela ne tient pas compte du rapport à l'autre au niveau du narcissisme. Qu'en est-il de la relation avec ce qui vous entoure ? On travaille avec cela, c'est ce qui donne la chaleur, la sympathie. Mais la sympathie, les bonnes intentions c'est déjà trop élaboré pour la schizophrénie et l'autisme : cela ne suffit pas. Le contact s'établit, mais également dans la communication avec les normopathes, à un niveau plus archaïque...

